où il était invité, il se laissa aller plus loin peut-être qu'il n'avait encore fait jusqu'alors; d'autres convives suivirent son exemple, les têtes s'échauffèrent, et l'on but à la liberté de l'Amérique. Ce qui s'était passé fut présenté au gouverneur, le vicomte de Barbacena, sous les couleurs les plus noires; c'était un homme timide et à vues étroites; il fut effrayé du rapport qu'on lui avait fait, et il le communiqua au vice-roi de Rio de Janeiro. Celui-ci écrivit à la cour, et peignit ce qui était arrivé à Villa Rica comme l'acte de rebellion le plus criminel et le plus dangereux.

Le gouvernement portugais choisit des hommes sévères et en forma une cour qu'il envoya au Brésil. On instruisit le procès des prétendus conjurés, et la persécution fut générale. Tous les hommes qui avaient quelques connaissances devinrent suspects; on ne découvrit aucune preuve de la conspiration; on ne trouva ni armes ni correspondance; mais les paroles les plus innocentes furent considérées comme des crimes. Le chef supposé de la conspiration, appelé Joaquim Jozé da Silva Xavier, et plus connu sous le nom de Tiradentes, fut mis à mort; on rasa sa maison; on éleva une colonne tronquée à la place qu'elle occupait [1]; et sur le piédestal de cette colonne, on grava une inscription destinée à rappeler le prétendu crime et le châtiment qui le suivit. Les exécutions se bornèrent heureusement à un seul individu; mais un grand nombre fut condamné à l'exil, et l'on

[1] J'ai vu la colonne à Villa Rica dans la rue S. Jozé.

confisqua les biens des bannis. Beaucoup de gens, craignant le même sort, prirent la fuite, et la province perdit ses habitans les plus distingués. Une victime célèbre de cette prétendue conspiration fut le poète Thomaz Antonio Gonzaga da Costa, *ouvidor* de S. João del Rey [1]. En vain ses talens plaidaient en sa faveur, il fut exilé sur la côte d'Afrique; mais ses chants sont devenus populaires, et bien long-temps encore ils charmeront le voyageur jusque sous l'humble *rancho* et dans les lieux les plus solitaires [2].

J'ai dit que l'administration (*fazenda real*), par le système qu'elle avait adopté pour la vente des biens saisis par elle, avait encore contribué à la décadence de la province des Mines. L'impossibilité où ont été beaucoup trop souvent les fermiers de la dîme (*dizimeiros*) de remplir leurs engagemens, a successivement entraîné la saisie d'un grand nombre de propriétés rurales. On les vendait à l'enchère, et l'on accordait à l'acquéreur de longues années pour effectuer ses paiemens. Beaucoup de gens achetaient des biens sans argent et sans espoir d'en posséder jamais; ils jouissaient des revenus pendant l'intervalle de crédit qu'on

[1] C'est dn moins le titre que lui donnent Spix et Martius.

[2] Southey raconte l'*inconfidencia* d'une manière bien différente; mais, d'après ses citations, il paraît n'avoir eu sous les yeux d'autres documens que la sentence même des condamnés. La citation du manuscrit intitulé *Noticias*, qui se trouve au commencement du récit de l'historien anglais, semble relative aux causes de la conspiration, et non à la conspiration elle-même.

leur laissait; mais ils ne prenaient aucun soin d'une propriété dont ils étaient sûrs d'être évincés, et les plus belles habitations, ainsi vendues et revendues plusieurs fois, finissaient par se détériorer entièrement.

L'air de décadence qu'ont en général, dans l'intérieur de la province des Mines, les villages et les habitations isolées, tient aussi en grande partie, il faut l'avouer, à ce que les bâtimens, toujours construits en terre, se dégradent très-facilement, surtout à l'extérieur. Les maisons des pauvres sont si faciles à construire, que chacun est sans peine son propre architecte; et, comme on va le voir, ces maisons doivent nécessairement se détruire avec une promptitude extrême. Pour faire les murailles, on enfonce dans la terre, à peu de distance les uns des autres, des morceaux de bois bruts qui ont à peu près la grosseur du bras. A l'aide de quelques lianes, on attache à ceux-ci des perches transversales très-rapprochées, et lorsqu'on a ainsi formé une espèce de cage, on remplit les intervalles avec de la terre. Quant aux toits, on les couvre avec les tiges et les feuilles d'une graminée qui appartient au genre *saccharum*, et qui porte dans le pays le nom de *sapé*. A l'intérieur, ces chétives chaumières sont ordinairement divisées par de minces cloisons, et elles présentent une suite de petits réduits obscurs qui communiquent les uns dans les autres, sans être fermés par des portes. On conçoit facilement qu'on ne peut pas attacher une grande importance à de pareilles habitations, et on les quitte sans peine, parce

qu'on est sûr de pouvoir trouver ailleurs les matériaux nécessaires pour en construire de semblables. Sans cesse on rencontre dans l'intérieur du Brésil des maisons de ce genre ainsi abandonnées et à demi détruites, et l'on a même un mot particulier pour désigner toutes les demeures qui tombent en ruine, celui de *tapera*.

CHAPITRE X.

SÉJOUR A ITAJURÚ. — USAGES DES MINEIROS ET EN PARTICULIER DE CEUX QUI HABITENT LA CAMPAGNE. — EXCURSION A L'ERMITAGE DE NOSSA SENHORA MAI DOS HOMENS. — DÉTAILS SUR L'AGRICULTURE DANS LES PARTIES DE LA PROVINCE VOISINES DE LA CAPITALE.

Départ de Catas Altas. — Arrivée à *Itajurú*. — Différence entre les *fazendas* et les *sitios*. — Des *fazendeiros*; intérieur de leurs maisons; leurs meubles. *Sala*. *Varanda*. Cuisines et jardins réservés pour les femmes. — Alimens; haricots; laitron; farine de maïs; *quiabos;* confitures; *canjica;* eau. — Manière de manger et de terminer les repas. — Bénédiction des pères. — Lavement des pieds. — Description de la *fazenda* d'*Itajurú;* marque de confiance; jardin. — Excursion à la *Serra da Caraça*. — Village de *Santa Barbara*. — *Fazenda* de *Santa Quiteria;* argenterie; fruits. — Village de *Brumado*. — Ermitage de *Nossa Senhora Mai dos Homens;* monastère; église. Histoire du frère Lourenço. — Végétation d'un des sommets de la *Serra da Caraça*. — Retour à Itajurú; départ de MM. Langsdorff et Ildefonso. — Trait de générosité. — Portrait de M. Antonio Gomes de Abreu. — Cérémonies de la messe; procession. — Village de *S. Miguel de Mato dentro;* sa position; sa population. — Culture des haricots. — Culture du maïs; *batedor; fubá; farinha*. — Culture du riz. — Culture de la canne à sucre.

Notre ami, M. Antonio Ildefonso Gomes, vint nous rejoindre au village de Catas Altas. Là nous quittâmes la grande route qui mène de Villa Rica au District des Diamans, et nous prîmes des chemins de tra-

verse. Nous éloignant de la chaîne occidentale, nous parcourûmes un pays moins élevé que celui où nous avions voyagé la veille, et dont la végétation vigoureuse ressemble beaucoup à celle de Rio de Janeiro. De loin en loin, nous découvrions des habitations et quelques champs cultivés; mais, dans les lieux où les forêts avaient été coupées depuis un certain nombre d'années, nous n'apercevions plus que des *pteris* et du *capim gordura*.

Sur le soir, nous arrivâmes à *Itajurú*, la demeure du père de M. Ildefonso, qui nous reçut avec la cordialité la plus aimable.

L'habitation de M. le capitaine *Antonio Gomes de Abreu* est une de celles qu'on appelle *fazendas*, nom qui est réservé aux propriétés rurales dont l'exploitation a quelque importance et auxquelles sont attachés un certain nombre d'esclaves. Quant aux habitations des gens peu aisés, on les nomme assez généralement *sitios*.

Parmi les Mineiros, les hommes les plus recommandables sont certainement ceux qui habitent la campagne, et surtout les *fazendeiros* (propriétaires de *fazendas*) des cantons aurifères du centre de la province. Ces propriétaires, et en particulier ceux qui exploitent des mines [1], sont généralement supérieurs par leur politesse et par la pureté de leur langage, non-seulement

[1] C'est à eux qu'on donne proprement le nom de *mineiros*, et l'on appelle *roceiros*, du mot *roça*, les campagnards qui se bornent à cultiver.

à nos simples paysans, mais encore à nos plus riches fermiers; et, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, il en est même plusieurs qui ont fait quelques études. Presque tous sont des hommes blancs; ils ne travaillent point, et se contentent de surveiller leurs esclaves.

Leurs maisons présentent peu de commodités et n'ont en général d'autre ornement que la blancheur de leurs murailles [1]. Comme il serait trop cher de faire venir des carreaux de vitre à dos de mulet de la côte jusque dans l'intérieur, on laisse les fenêtres entièrement ouvertes pendant le jour, et la nuit on les ferme avec des volets. On ne connaît dans les maisons des *fazendeiros* aucun de ces meubles que nous accumulons dans nos appartemens; on serre ses habits dans des malles, ou bien on les suspend sur des cordes, afin de les garantir de l'humidité et des insectes. Les chaises sont rares, et l'on s'assied sur des bancs, des tabourets de bois et des escabelles. Chez les particuliers riches, les lits sont les meubles que l'on soigne le plus; les rideaux et les couvre-pieds sont souvent de damas, et les draps, d'une toile de coton très-fine, ont des garnitures de dentelles. Quant à la couche, elle se compose simplement d'un matelas de paille de maïs séparée en lanières étroites; mais, dans un pays aussi chaud, on dormirait moins bien sur la laine ou sur la plume.

Dans les maisons des pauvres, comme dans celles des

[1] Il faut ici admettre des exceptions, comme on le verra plus bas.

riches, il existe toujours une pièce appellée *sala*, qui donne sur le dehors. C'est là que l'on reçoit les étrangers, et que l'on prend ses repas, assis sur des bancs de bois autour d'une table longue. Les gens aisés ont soin de ménager sur le devant de leur demeure une galerie ou *varanda*, formée par le toit qui se prolonge au-delà des murailles, et qui est supporté par des poteaux. On se tient ordinairement dans ces galeries, et, par tous les temps, l'on y respire un air frais, également garanti de la pluie et de l'ardeur du soleil. L'intérieur des maisons, réservé pour les femmes, est un sanctuaire où l'étranger ne pénètre jamais, et les personnes qui me montraient le plus de confiance n'ont jamais permis que mon domestique entrât dans leur cuisine pour y sécher le papier nécessaire à la conservation de mes plantes; il était obligé de faire du feu dehors, dans les cases à nègres ou sous quelque hangar. Les jardins, toujours placés derrière les maisons, sont pour les femmes un faible dédommagement de leur captivité, et, comme les cuisines, on les interdit scrupuleusement aux étrangers.

Les habitans du Brésil, qui font généralement trois repas par jour, ont coutume de dîner à midi. Les poules et le cochon sont les viandes que l'on sert le plus ordinairement chez les *fazendeiros* de la province des Mines. Des haricots noirs forment un plat indispensable sur la table du riche, et ce légume fait presque la seule nourriture du pauvre. Si à ce mets grossier celui-ci en joint encore quelque autre, c'est ou du riz, ou des choux, ou d'autres herbes hachées, et la plante

préférée le plus souvent n'est autre chose que notre laitron (*sonchus oleraceus*, L.), qui s'est naturalisé au Brésil, et qui, par une singularité inexplicable, se montre souvent avec abondance dans les terrains où l'on a récemment brûlé des forêts vierges. Comme on ne sait point faire le beurre, on y substitue la graisse qui s'échappe du lard que l'on fait frire. Le pain est un objet de luxe; on le remplace par la farine de maïs, et on sert celle-ci tantôt dans de petites corbeilles ou des assiettes, et tantôt sur la nappe même, disposée en monceaux symétriques. Chacun, dans son assiette, saupoudre avec de la farine ses haricots ou les autres alimens auxquels on joint de la sauce, et il en forme ainsi une espèce de pâte; mais, quand on mange de la viande rôtie, on prend, à chaque bouchée, une cuillerée de farine, et, avec une dextérité inimitable, on la lance dans sa bouche sans laisser tomber un seul grain. Un des plats favoris des Mineiros, c'est une poule cuite avec des fruits de *quiabo* (*hibiscus esculentus*)[1], d'où s'échappe un mucilage épais semblable à de la colle; mais on ne mangerait point les *quiabos* avec plaisir s'ils n'étaient accompagnés d'*angú*, espèce de polenta sans saveur dont je parlerai plus bas. Nulle part peut-être on ne consomme autant de confitures que dans la province des Mines; on met en confitures une foule de choses différentes; mais le plus souvent on ne distingue le goût d'aucune, tant le sucre y est pro-

[1] On l'appelle *quingombo* à Rio de Janeiro et *gombo* dans les colonies françaises.

digué. Ce n'est pourtant pas là le genre de dessert auquel on accorde la préférence; ce qui fait les délices des Mineiros, c'est le plat de *cangica*, nom qu'ils donnent au maïs dépouillé de ses enveloppes et simplement cuit dans de l'eau. Rien n'égale la fadeur d'un tel mets, et pourtant on s'étonne de ce que l'étranger a assez mauvais goût pour y joindre du sucre. Il est bien rare de trouver du vin chez les *fazendeiros;* l'eau est leur boisson ordinaire, et, pendant la durée des repas comme dans le reste du jour, on la sert dans un verre immense porté sur un plateau d'argent, et qui est toujours le même pour tout le monde. Chez les gens qui ne jouissent pas d'une grande aisance, on trouve, dans la pièce appelée *sala*, une énorme dame-jeanne avec un coco emmanché d'un bâton, et chacun va se désaltérer à son tour. Il n'est peut-être pas au monde d'eau plus délicieuse que celle des parties montagneuses de la province des Mines; la chaleur excite à en boire avec une extrême abondance, et je n'ai jamais ouï dire que personne en eût été incommodé.

Les gens de la dernière classe, tels que les toucheurs de bœufs et de mulets, sont les seuls qui pétrissent et mangent avec leurs doigts la farine et les haricots noirs. D'ailleurs il faut qu'un homme établi soit bien pauvre, pour n'avoir pas quelques couverts d'argent; mais ces couverts sont généralement d'une petitesse extrême. Partout l'on fait usage de nappes, mais on ne donne point de serviettes aux convives. L'esclave qui sert à table a toujours les pieds nus, quelque bien vêtu qu'il soit d'ailleurs, et il porte sur son épaule une

longue serviette de toile de coton bordée d'une garniture à grands plis. Les Mineiros n'ont point l'habitude de causer en mangeant. Ils engloutissent les alimens avec une promptitude qui, je l'avoue, a souvent fait mon désespoir, et celui qui se contenterait de les voir manger, les prendrait pour le peuple de la terre le plus avare de son temps.

Après le repas, on se lève, on applique ses deux mains l'une contre l'autre, on s'incline, on rend grâces, on fait le signe de la croix, et ensuite l'on se salue réciproquement. Cet usage est respectable sans doute; mais l'on est choqué de voir l'esclave qui a servi se joindre aux convives, et remercier Dieu pour un repas dont il n'a point pris sa part.

Le soir, après les grâces, les enfans ont coutume de s'approcher de leur père; ils lui demandent sa bénédiction, et ils la reçoivent.

Tout le monde, avant de se coucher, se lave les pieds avec de l'eau chaude. Dans les maisons riches, un nègre, sa serviette sur l'épaule, apporte de l'eau à l'étranger dans un grand bassin de cuivre; mais les pauvres se contentent d'une gamelle de bois. Souvent, chez les hommes de couleur, le maître de la maison vient lui-même, comme aux temps anciens, laver les pieds du voyageur qu'il a accueilli avec l'hospitalité la plus aimable.

J'ai déjà dit qu'on avait généralement soin de bâtir les habitations dans les vallées. Celle de M. Gomes est située dans un fond qui, de tous les côtés, est borné par des hauteurs couvertes de bois vierges, de *capoei-*